

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Etranger :
Un an. 8 fr.	Un an. 10 fr.
Six mois. . . . 4 fr.	Six mois. . . . 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

A propos de l'Union sacrée

La formule a été lancée, ou plutôt renouvelée par des voix tellement autorisées qu'il est bien embarrassant d'avouer qu'on n'est pas de leur avis. Du reste, il est toujours un peu scabreux de dire ce qu'on pense lorsque l'on n'est pas « de l'avis de tout le monde ».

Union sacrée ?... Eh bien ! non, décidément, ni le mot ne me plaît, ni la chose. Le mot, parce qu'il appartient à un vocabulaire qui ne me plaît guère ! Et puis parce qu'il a eu le passé le plus ignoble, un passé tout récent. Je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'on l'abandonnât à ceux qui en ont fait l'usage que l'on sait. (Nous n'avons pas à nous affubler de leurs « laïssés pour compte »).

Je sais fort bien qu'il s'agit de donner à la formule « sacrée » un sens nouveau et qui la réhabilite. Reste à savoir si dans ses nouvelles fonctions elle jouera un rôle beaucoup moins nocif que dans les anciennes...

Quant à la chose... elle n'est pas si nouvelle que cela. D'innombrables reprises n'a-t-on par préché la « concentration des forces révolutionnaires » ? Ce fut en particulier une des spécialités de la fameuse Guerre Sociale. Ces expériences ont toujours mal réussi, et pour cause. Les anarchistes y jouaient un rôle de dupes volontaires assez curieux. Pleins de bonne volonté, ils fermaient les yeux sur tout ce qui aurait dû les séparer de leurs alliés et auraient même assez facilement fait le sacrifice de quelques-unes de leurs convictions si les « alliés » l'avaient exigé. La « Révolution » vaut bien, n'est-ce pas ? quelques concessions de principes.

Puis un beau jour, on s'apercevait que les « alliés » n'étaient pas si pressés que cela de « faire la révolution », et qu'ils s'adaptèrent nettement aux politiques les plus réformistes. Et l'on se fâchait très fort d'avoir été dupes... sauf à recommencer à la première occasion.

La question qui se pose aujourd'hui est la même que celle qui se posait il y a dix et quelques années. Tâchons de la résoudre mieux.

On nous dit : la situation est révolutionnaire, préparons-nous aux événements qui peuvent se produire. Eh bien ! si la situation est révolutionnaire, c'est une raison de plus pour mener une action et une propagande nette, claire, dégagée de toute compromission avec les partis autoritaires de toute espèce, depuis ceux qui détiennent le pouvoir hier, jusqu'à ceux qui espèrent le conquérir demain. Si nous voulons, si nous désirons vraiment qu'en des circonstances critiques, les hommes se déterminent selon nos conceptions, il faut les leur faire connaître nettement et sans ambiguïté.

Une chose qui semblerait devoir être hors de débat, c'est qu'il ne peut y avoir d'alliance ni de collaboration avec les misérables qui ont joué pendant la guerre le rôle de pourvoyeurs des champs de bataille et de politiciens patriotes. La chose semblerait évidente... et pourtant la nouvelle union sacrée est déjà en train de la faire oublier. (La « nouvelle » recueille les hommes de l'ancien... et remet en état leur prestige défranchi).

Il en est d'autres, je le sais. Il y a dans la parti socialiste, dans le syndicalisme, ailleurs encore, des gens « de bonne volonté ». Eh bien ! au lieu de leur proposer une union sacrée ambiguë, pourquoi ne pas leur demander de venir franchement jusqu'à nous ?

Il y aurait beaucoup de chose à dire là-dessus. Il y aurait aussi à se demander s'il n'y aurait pas lieu d'opposer plus nettement nos conceptions libérales aux doctrines néo-autoritaires (dictature du prolétariat, etc.) dont nous pourrions bien un jour regretter les résultats.

Ce que je souhaiterais, c'est une action vive, ardente, autant qu'indépendante des anarchistes et de leur Fédération. Je souhaiterais qu'ils ne comptent sur personne, qu'ils ne s'en remettent à personne pour la besogne qu'ils seuls peuvent faire et bien faire. Eux seuls, peuvent, par exemple, faire la campagne de propagande qu'il faut faire pour nos emprisonnés, pour Lecoin, pour Barbé, pour Cottin, pour nos courageux amis, victimes de la lâcheté universelle. Eux seuls peuvent conduire l'agitation antimilitariste et antipatriotique sans restriction et faire comprendre les enseignements terribles de cette horrible guerre que l'on se hâte trop d'oublier. Eux seuls peuvent... faire œuvre anarchiste. Hors des décevantes « unions sacrées », puissent-ils l'accomplir !

Gilbert SCHWARZ

Ils sont revenus

Il est des appréhensions que l'on ne peut passer sous silence.

Les épanchements soulagent les cœurs souffrants et les consciences meurtries.

Aussi je me permets de vous raconter quels moments d'angoisse j'ai eue en songeant à la tempête qui se levait avec rage sur l'Océan Atlantique pendant ces derniers quinze jours.

Pensez donc, la fureur des flots se manifestait au moment précis où « ils » revenaient parmi nous.

Allions-nous être privés de tout compte rendu ?

Leur bateau allait-il sombrer et se perdre corps et biens ?

Heureusement non !

Aussi dès le débarquement, les voyageurs que nous attendions, non sans impatience, ont donné aux journalistes présents les informations d'usage, et nous fîmes ainsi, à la fois tranquillisés sur leur sort et satisfaits au plus haut point de la besogne accomplie par eux, envers et contre tous, si l'on peut dire.

Et bientôt nous connaîtrons presque mot par mot tout ce qui s'est dit là-bas.

Vous savez bien, à Washington ?

A la Conférence Internationale du Travail.

Déjà nous n'ignorons pas que, les délégués autorisés du prolétariat français, s'attendent à des critiques sévères, car il y a toujours de bien mauvaises langues.

Qui il y a des gens sans mandat comme sans responsabilité, qui osent assombrer leur noble et courageux geste de la collaboration de classe. Mais qu'est-ce cela à côté des résultats qu'ils nous rapportent ! En effet, ce serait nier l'évidence même, que de se refuser à croire en l'efficacité des décisions prises par une Conférence comme celle-là.

Car Jouhaux, Dumoulin, etc. (il s'agit d'eux et de leurs co-voyageurs), nous le disent excellemment, tout dépendra de la présence de l'Internationale syndicale, et seul l'avenir dira si leurs espérances généreuses pourront se réaliser.

Pour une fois, ceux qui aiment les certitudes, sont servis à souhait, et devront-ils s'y cramponner, désespérément.

Aussi bien, la joie que l'on éprouve est incommensurable (comme la bêtise humaine), à la pensée d'appartenir à une organisation ouvrière « toute de classe », qui n'hésite pas à tout sacrifier pour se faire représenter dans une assemblée, désormais historique, où patrons et ouvriers envisagent avec tout le sang-froid désirable, de quelle façon la classe ouvrière apportera son grain de sel à la remise en état de l'édifice capitaliste, que celui-ci avait passablement démolit.

Ce brave prolétariat !

Il a fait la guerre, son sang a coulé à flot, il s'est détruit lui-même, mais il a la satisfaction de pouvoir participer, grâce à ce qui lui reste de force et d'inconscience, à la constitution d'un monde qui le presse et l'écrase.

Il est certain que nos amis de Russie ne seront pas soulevés de la famine monstrueuse, ni des fils de fer barbelés que tressent si soigneusement et le sentinelle vieillard qui a nom Clemenceau et toute la bourgeoisie.

Que par milliers encore, des bambins mourant bien innocents, eussent dans la tombe les millions d'hommes sacrifiés sur les champs de carnage. Que par milliers également les femmes et les vieillards, qui commettent le crime de vivre dans une société aspirant au communisme, rejoignent avec aussi les cadavres entassés pour le bon plaisir et l'intérêt des minorités dirigeantes.

Evidemment cela ne changera rien à cette horrible situation.

Mais nous étions représentés à Washington !

Il est indéniable aussi, que ceux qui créent dans les prisons républicaines, continuent à s'acheminer vers la mort. Tous, depuis l'innocent Lecoin en passant par Cottin, Barbé, les marins de la mer Noire et les autres. Tous enfin qui n'ont pas eu la conscience obscurcie par le brouillard militariste ou qui furent victimes d'une société égoïste et cruelle. Tous ceux-là ne seront pas rendus à la liberté comme à l'affection des leurs.

Mais nous sommes heureux quand même, et rappelons-nous que nous avons maintenant un Bureau International du Travail, dont M. Fontaine, presque ministre, est le président honoraire sinon honorable.

Ah ! quand on songe que cette sacrée Union Syndicale Internationale traite nos dirigeants ouvriers (l'illusoire des gouvernants) de traitres à la cause ouvrière, que pour donner plus de poids à cette dénonciation, elle ne décide rien moins que d'adhérer à l'Internationale de Moscou.

Quand on songe que les communistes français de Russie apportent la même accusation et qu'ils appellent les ouvriers de leur nation aux armes et dans la rue.

Quand on songe que nous, anarchistes, nous donnons les mêmes raisons pour les traiter pareillement.

Quand nous voudrions voir désorganiser davantage un régime de boue et de sang pour hâter sa chute.

Quand on voudrait voir disparaître l'individu particulier, et assister au développement intégral de l'individu dans la société.

Quand on désirerait voir se dresser toute la douleur, toute la souffrance, toute la misère pour l'écrasement définitif de tout ce qui profite.

Et que pendant tout cela, nous voyons M. Guérin, représentant du patronat français, exprimer sa grande satisfaction d'avoir participé à la même œuvre que les camarades de la C.G.T. qui ne sont pas moins satisfaits.

Eh bien ! vraiment, l'on est presque fier d'avoir vu le jour au pays des révolutions.

VEBER.

Documents révolutionnaires

Dans La Revue de Genève, journal qui, sans être bolcheviste, par ses journaux la défense du nouveau régime russe, a paru dernièrement un écrivain important : « A travers la Russie soviétique, dont nous extrayons le passage suivant :

L'anarchiste Machno

Machno m'intéresse, et c'est à Kiev où j'ai pu m'informer sur le compte de cet homme que, au moment où j'écris, il est prêt à chasser, avec les paysans de l'Ukraine, Denikine, anéantisant ainsi les plans de la réaction franco-anglaise. J'ai fait connaissance de ce à Kiev avec les groupes anarchistes, et ce sont leurs récits, ainsi que les articles lus dans les journaux, que je chercherai à résumer.

Machno, intellectuel anarchiste, se trouvait, au moment de la chute du tsarisme, en Sibirie, où il avait été déporté pour ses idées et sa propagande. La révolution le libéra, et il retourna chez lui, à Goulai-Pole, dans la région d'Elisavetgrad en Ukraine. Là, il recommença à propager ses idées, et prit une part active au soulèvement des paysans, soulèvement qui a fini par chasser et les Allemands et le gouvernement bourgeois qui, par crainte du socialisme, avait donné l'Ukraine aux Allemands. Les paysans, insurgés, combattirent l'envahisseur avec les armes qu'ils avaient rapportées du front et qu'ils avaient réussi, malgré les persécutions des Allemands, à cacher un peu partout. Les munitions allaient manquant. Pour avoir, on désarmait les postes, ou on faisait dérailler les trains militaires. Et pendant que dans les campagnes les paysans rendaient insoutenable la situation des Allemands, dans les villes des groupes socialistes ou anarchistes clandestins désorganisaient avec leur propagande, les armées d'occupation. La situation devenait de plus en plus difficile. Des milliers de paysans envahirent les gares, arrêtèrent les trains, désarmèrent tous les soldats, leur prirent tout, jusqu'aux souliers, laissant d'ailleurs partir librement les Allemands, mais quasi nus.

Le soulèvement des paysans a ouvert la voie aux armées rouges de la Russie soviétique, et au moment où le pouvoir bolcheviste s'installait à Karkov, la situation de Machno était la suivante : il jouit d'une grande réputation dans la région d'Elisavetgrad. Les paysans estiment beaucoup son courage, son intelligence, son énergie, sa bonté ; les paysannes le considèrent comme un juste, et volontiers recourent à lui quand elles sont victimes d'une injustice ou sont dans le besoin.

Batko Machno accueille tout le monde et laisse chacun meilleur et reconforté. La presse européenne a fait de Batko Machno deux personnages, mais Batko est un mot qui signifie simplement « Père ». Les paysans appellent ainsi Machno, et lui-même signe ses articles et ses proclamations « Batko Machno ».

A la tête de 40.000 partisans, il s'oppose victorieusement à l'avance des Cosaques de Denikine, et les repousse peu à peu jusqu'à la mer d'Azov.

Quels sont ses partisans ? Des paysans qui, habitant la région, ont été combattus, défendent vraiment leurs familles et leurs biens. La région de Machno était organisée selon le système des soviets. Chaque village avait son soviét, élu librement, et qui en dirigeait les affaires. La terre des « pomestchiks » était évidemment expropriée et répartie entre les paysans. Les paysans travaillaient la terre chacun pour soi, ou bien s'organisaient en communautés, car ils commençaient à bien comprendre les idées communistes. Si les cosaques du Don — leurs voisins et leurs ennemis — devenaient trop menaçants, les soviets de tous les villages s'unissaient, envoyaient un congrès et décidaient la mobilisation d'un certain nombre d'hommes. Et alors les paysans abandonnaient la terre pour rejoindre les rangs de l'armée régulière, les cosaques de Denikine. Le péril passé, ils se retirèrent à leur propre travail.

Les partisans de Machno étaient-ils tous anarchistes ? Non, car j'ai lu, traversant sa région, dans son journal de propagande anarchiste, un article avec sa signature, dans lequel il s'élevait énergiquement contre certains partisans qui avaient molesté des juifs, et où il expliquait pourquoi le révolutionnaire ne devait pas être antisémite. Bien que des partisans présentassent un terrain favorable à la propagande des idées anarchistes, les propagandistes manquaient et aux anarchistes qui venaient le trouver, Machno disait : « Votre place n'est pas en ville, mais dans les campagnes. Venez parmi nous, répandez vos idées, appliquez vos théories, je vous donne toutes les facilités et toute l'aide nécessaire. »

Mais, sans être anarchistes, les partisans étaient en général animés d'un esprit révolutionnaire et n'étaient point nationalistes. Machno avait donc constamment une armée d'environ 40.000 hommes qui augmentait et diminuait selon le danger, — mais toujours alimentée par la masse paysanne des environs.

Le pouvoir bolcheviste n'avait pas une grande sympathie pour cette armée si différente de celle de Trotsky. Il se méfiait des partisans et ne fournissait que rarement armes et munitions. Cette méfiance est devenue plus grande lors de la révolte de Grigoriev, et s'est transformée en animosité ouverte pendant la dernière offensive de Denikine.

Grigoriev, général d'origine russe, qui était lui-même un ancien officier de l'armée impériale, fut conduit à évacuer l'Ukraine, passa avec armes et bagages dans le camp des bolcheviks. C'est lui qui a occupé Odessa quand le commandement français, voyant les progrès continus de la propagande révolutionnaire clandestine parmi ses troupes, crut bon d'abandonner cette ville. Après être resté un certain temps à Odessa, Grigoriev se retira dans la direction du front roumain, où il attendit des ordres de Moscou. L'ordre vint d'attaquer la Roumanie. Mais au lieu de s'y conformer, Grigoriev se révolta contre le pouvoir bolchevik. Grapov fut l'appréhension à Moscou, car grand était la menace. La région de Machno, très voisine de celle de Grigoriev, ne se joindrait-elle pas à la révolte ? Machno ne se déclarerait-il pas l'adversaire de la dictature

DICTATURE DU PROLETARIAT ?

du parti bolchevik ? On demanda donc à Machno quelle attitude il pensait tenir en face de la révolte de Grigoriev. Machno répondit qu'il considérait Grigoriev comme un vulgaire aventurier, qu'il détestait tous les charlatans politiques et que, anarchiste révolutionnaire, il défendait toujours la révolution. La révolte de Grigoriev fut écrasée, son armée battue, et lui-même disparut. Mais cette alarme décida Trotsky à en finir et pour toujours, dès qu'il en aurait l'occasion, avec les partisans. Ce fut Denikine qui la lui offrit. Bien pourvu d'armes, de munitions et de tanks, ce général déclancha une nouvelle offensive contre le front de Machno. Le choc fut furieux, la fit piler, et les munitions vinrent à manquer. Pour en avoir, Machno fit appel à Moscou, mais il n'eut pas de réponse. Le danger devenait toujours plus grave. Un congrès des soviets fut convoqué, mais le gouvernement de Moscou l'ignora ; et toute la presse bolcheviste, comme par un mot d'ordre, commença une campagne contre les partisans et contre Machno. L'armée des partisans était-elle, est une armée sans discipline, qui fut dès que le péril approcha. Ce sont des pillards, et Machno un aventurier comme Grigoriev.

Pourtant, malgré l'interdit, le congrès se réunit, et à l'unanimité décida la mobilisation de cent mille paysans se présentant à Machno, qui demanda de nouvelles armes et munitions à Moscou. Et Moscou resta encore muet. La rage au cœur, Machno ne pouvait armer ses paysans. Et le front, sous la pression de Denikine, était toujours plus. Et pourtant les paysans, sans armes et presque sans vivres, se battent comme des lions, tombent par milliers, mais leur sacrifice est vain. Sur les cadavres des paysans Denikine s'avance vers Elisavetgrad. Ses troupes y entrent déjà. Un bretteur furieux s'engage dans les rues. Machno appelle au secours, mais les troupes de Trotsky concentrées à cent kilomètres de là, ne bougent pas. Le front de Machno est rompu ; l'armée des partisans est massacrée ou dispersée. Trotsky triomphe. Il a laissé Denikine battre les partisans, comptant ensuite battre Denikine à son tour, ainsi, la preuve décisive de la supériorité de l'armée régulière sur celle des partisans. Mais son triomphe fut de courte durée. D'Elisavetgrad les cosaques de Denikine s'élançèrent dans la direction de Karkov, pendant les ouvriers, massés, défilèrent les uns après les autres, et dévastant le pays. Les voix aux environs de Karkov. Une bataille commença dans la gare, mais la panique s'empara des soldats rouges, dont les nombreux trains y stationnaient. Et ce sont des chemins qui défendent, vit le jour l'information a été donnée par Racovsky à la séance publique des commissaires du Peuple à Kiev). Mais peu nombreux et mal armés, ils sont bien vite écrasés.

Denikine semble victorieux. L'Entente triomphe, et le rouble tsariste bondit aux Bourses de Londres et de Paris.

L'Ukraine abandonnée

Un jour à Kiev, je buvais une tasse de thé en compagnie du secrétaire de la Fédération des Groupes anarchistes du Nord. Un officier aviateur entra. Il est reconnu par mon compagnon qui l'invite à notre table. L'aviateur revient du front, et nous l'interrogeons sur les choses de la guerre.

Denikine avance grâce aux tanks anglais. La vue de ces machines exaspère nos soldats. Mes camarades officiers ne peuvent les retenir, et les soldats se jettent comme des fous contre les tanks. Presque tous tombent morts ou blessés ; quelques-uns réussissent à s'approcher, à tourner autour, les criblant de coups de fusil, mais ils se font massacrer à leur tour, sans aucun péril pour les héros (?) qui se trouvent à l'intérieur du monstre anglais.

Et que pense Trotsky des événements de l'Ukraine ?

Trotsky est décidé à abandonner pour le moment l'Ukraine. L'armée ukrainienne est indisciplinée, et il compte la conduire en Russie, où il veut la discipliner, l'éduquer ; et au printemps, avec la nouvelle armée, il chassera Denikine.

— Et à propos qu'est devenu Machno ?

— Ah ! nous avons reçu de ses nouvelles par nos camarades d'Elisavetgrad, répond le secrétaire. L'Ukraine est abandonnée ; Machno harcelé par l'arrière-garde de Denikine et préparé le soulèvement des paysans.

— Réussira-t-il ?

— Je n'en doute pas. Machno est très connu parmi les paysans ; il a une extrême influence, et ce n'est pas facile de dominer dans l'Ukraine. Elle a conservé l'amour de la liberté, et le désir d'aventure qui pousse jadis ses habitants à se rendre, sur de fragiles barques jusqu'à Constantinople pour batailler contre les Turcs. Non, elle ne se pliera pas au régime de Denikine, avec l'aide de Machno, elle se révoltera sous peu ; et, à peine soulevée, ni Denikine ni d'autres ne pourront vaincre sa force obstinée.

Cette prophétie, comme chacun sait, s'est, depuis, réalisée.

Réflexions et Conclusion

Voilà la théorie de la dictature mise en pratique. Pour être révolutionnaire, il faut faire avant tout pleine et entière soumission à un gouvernement. Les révoltes qui veulent devenir leurs maîtres, ont pour but de leur propre rébellion, et ne sont que des instruments d'un pouvoir quel qu'il soit, sont vus de mauvais œil. Et si, pour l'instant, on ne peut les combattre ouvertement, on les abandonne, on contribue à leur défaite, pour qu'ils finissent par implorer le protecteur de Lénine et se soumettre. On a une attitude à peu près identique à celle de la maison de Savoie vis-à-vis des volontaires garibaldiens dans la période de la lutte contre l'Autriche pour l'unité italienne. On sait com-

Aveux officiels

C'est au Palais de Justice que la scène se passe. La Cour d'appel avait à juger en dernier ressort un procès en diffamation intenté par l'Action Française à la Bataille.

Rien de palpitant à cette audience dont nous ne souleverions mot si maître Dominique, défenseur de la Bataille, n'avait prononcé des paroles dignes de retenir notre attention.

L'Action Française avait traité la Bataille d'« organe défiliste ». M^r Dominique s'indigna en ces termes :

« Défilistes, nous, quelle injure ! N'est-ce pas la Bataille qui a rendu à la Patrie, le plus grand service possible ? Les journaux nationalistes n'ont fait, somme toute, que continuer ou accentuer leur politique, mais au lendemain de l'assassinat de Jaurès, ON POUVAIL TOUT REDOUTER. Or, c'est Léon Jouhaux, âme de la Bataille, qui sut contraindre de toute son influence, à l'Union Sacrée nécessaire à la Défense Nationale. »

Voilà l'esprit, sinon la lettre absolue des paroles de M^r Dominique.

Nous connaissons déjà le patriotisme de Jouhaux, mais il nous est précieux de l'entendre confirmer officiellement par l'avocat de la Bataille.

G.

FEDERATION ANARCHISTE

Mercredi 14 Janvier

Salle des Sociétés Savantes

Rue Danton, à 20 h. 30

GRAND MEETING

DE PROTESTATION

Le sort de nos prisonniers ;

La révolution russe ;

Le sort des prisonniers de guerre.

Orateurs :

S. FAURE, G. PIOCH, THUILLIER

LEPETIT

VEBER, CONTENT, PEACHE

bien ils étaient mal vus par l'armée royale ainsi que les partisans le sont de l'armée régulière de Trotsky.

Devons-nous nous en étonner ? Non. C'est toujours la même mentalité social-démocrate qui ne change pas. Sous le prétexte qu'un mouvement ne peut vaincre sans la plus grande centralisation possible nous avons vu abandonner, calomnier, et même entraver des grèves de groupements autonomes ; nous avons vu conclure pour des localités, sans l'assentiment des intéressés, de nouveaux contrats de travail ; nous avons vu boycotter, d'accord avec les patrons les réfractaires à un mode d'organisation, où les contraires à se plier à ce mode, faisant même retirer sur les salaires directement par les patrons le montant des cotisations syndicales.

C'étaient des choses assez odieuses, mais non tragiques, comme celle de laisser écraser des insurgés afin qu'ils renoncent à un esprit d'indépendance très légitime. Ce manquement à la solidarité large, spontanée, libérale, peu s'en est fallu qu'il n'eût des conséquences épouvantables pour toute la révolution ; mais que Trotsky se trouva, tout seul, incapable de vaincre Denikine, et que la situation ne put s'améliorer que lorsqu'une nouvelle insurrection de partisans vint contraindre à nouveau Denikine à se retirer.

Qui ne voit que si la dictature est contrainte à faire preuve d'une certaine tolérance tant qu'elle se sent menacée par des ennemis extérieurs, quand ceux-ci viendraient à disparaître, toutes ses forces seraient tournées contre les ennemis de l'intérieur et tels seraient tous ceux qui ne voudraient accepter le pouvoir sans contrôle et sans limite. Entre temps, l'Etat, après s'être emparé des plus grandes richesses, et avoir réalisé une nouvelle organisation bureaucratique, constituerait la nouvelle tyrannie à abattre. Ce n'est pas en vain que Pissac avait dit que là où se forme une prétendue dictature révolutionnaire, une deuxième révolution deviendrait nécessaire.

Enregistrons, en attendant, le fait que, à cause d'ambitions dictatoriales, on a sacrifié des milliers d'hommes et on a fait courir à la révolution un de ses plus grands périls. Par chance, l'action directe des masses ne fit pas défaut, en dépit de l'omnipotence dictatorial, sans quoi l'on aurait eu à déplorer un désastre aux conséquences incalculables.

Que ceux qui, parmi nous, pour le faux motif d'un front unique révolutionnaire, se laissent fourvoyer par l'idée de dictature, lisent et apprennent bien cette incontestable vérité, que le meilleur moyen pour nous de servir la révolution, c'est de rester anarchistes, mieux : de le devenir toujours davantage.

(Traduit par S. Casteu de Il Risveglio comunista-anarchico, de L. Berton, 6, rue des Saussaies, G. Genève)

Abonnement pour l'étranger : un an, 5 frs, 6 mois, 2 fr. 50.

Conception anarchiste et Révolution russe

La révolution russe qui a accumulé contre elle toutes les haines de ceux qui, dans le monde entier, abâtissent, exploitent et massacrent les peuples ; qui a à se défendre contre le capitalisme universel et tous les gouvernements multicolores ligés pour l'abattre, défait les armées entassées, résiste aux abominables effets d'un odieux blocus, et par sa lumière perçante le brouillard artificiel, apporte encouragements et espoirs à tous les désespérés conscients n'ayant pu encore, hélas ! suivre les traces de leurs frères moscovites, mais qui se rendent compte qu'ils ont réussi à moitié une révolution localisée, une révolution mondiale l'emportera complètement, et s'approprie à la faire.

Car, si la révolution russe, l'effroi de tous ceux qui ont un coffre-fort à la place du cœur, est tant homie et vili-pendée par les thuriferaires des riches et les sycophantes d'une presse éhontée, vendue au plus offrant ; s'effraye et hommes à tout faire des gouvernements, qui pullulent dans nos organisations syndicales et forment les cadres du parti socialiste. Si, pour tous les tyrans et décheis sociaux, elle est l'ennemie qu'il faut écraser à tout prix. Elle est pour nous, pour tous ceux qui n'abdiquent pas devant les crimes d'en haut, jusqu'au jour impuni, une invitation à agir. Elle est, depuis des siècles d'habitude et de servitude, le seul mouvement libérateur sérieux de tout un peuple, que nous devons soutenir, imiter et dépasser.

Où, dépasser ?

Certes, nous sommes reconnaissants au régime des soviets d'avoir, en brisant avec les alliances du tsarisme et en repudiant la guerre, arraché la paix pour cent cinquante millions d'hommes. Nous sommes reconnaissants à ses chefs d'avoir donné une leçon de sincérité à leurs collègues socialistes occidentaux, et de mettre en application, se trouvant au pouvoir, la doctrine de toute leur vie.

Mais le communisme socialiste est une chose et le communisme anarchiste une autre chose.

Disons-le : nous aimons bien plus la république des soviets pour toute la haine qu'elle inspire à nos maîtres que pour son œuvre même. Son œuvre qui ne satisfait pas les anarchistes russes, ne saurait non plus nous satisfaire. En toute occasion nous défendons chaleureusement la révolution russe, et nous tenons pour impossible pour que nos Poincaré et nos Clemenceau ne réalisent pas contre elle leurs crimes déshonorés. Nous continuerons à donner cette révolution en exemple aux travailleurs communistes, mais nous ne sommes pas prêts de nous en servir pour accomplir ici ; mais nous continuerons aussi à croire qu'elle ne s'arrêtera pas à mi-chemin, et que les libérateurs de là-bas la pousseront à ses conséquences logiques et l'achemineront vers le point terminus.

De même, que nos camarades anarchistes russes se gardent, en ce moment, d'amorcer la force des soviets et de défendre contre les manœuvres et les baïonnettes de l'Entente, ce qui est acquis ; nous nous garderons de critiquer trop ardemment les réalisations des maximalistes russes et de faire le jeu des ventres dorés qu'ils auraient, et qu'ils trouvent dans leur digestion.

Toutefois, il ne faudrait pas que notre silence soit mal interprété et considéré comme un acquiescement aux principes du communisme autoritaire.

Nous n'oublions pas que notre avenir est à notre porte, et qu'une fois la veille maison rasée il nous faudra rebâtir. Nous voudrions le faire dans de bonnes conditions, complaire à tous les habitants ; c'est pourquoi nous prenons dès aujourd'hui nos précautions, et faisons toutes réserves sur l'édifice nouveau que l'on construit sur les ruines de l'autocratie russe.

Nos théories anarchistes, si solidement assises, n'ont pas été emportées par les événements. Elles sont plutôt fortifiées des épreuves qui les ont mises en valeur, alors qu'elles ont, au contraire, parachevé la faillite du socialisme d'Etat. Aussi, n'est-ce pas le moment, pendant que les uns et les autres, socialistes sincères et socialistes fourbes, se réclament d'un communisme abâtardi, d'augmenter le confusionnisme. Nous sommes coupables. Bien coupables, dignes de subir demain la dictature d'un Longuet, si, alors que tout nous avantage, nous faisons le sacrifice d'une parcelle de notre idéal.

Les anarchistes ont, de tout temps, dénoncé le mirage des révolutions politiques ; et celles d'Allemagne et d'Autriche — captées par les politiciens — démontrent une fois de plus leur clairvoyance. Si la révolution russe est populaire, elle, c'est qu'elle a quitté, en partie, les chemins battus du par-

ur il demandait de façon pressante du
fort parce qu'il lui serait impossible
ec le reste de ses contingents de tenir la
sition contre l'attaque nocturne prévue.

